

L'École normale supérieure de Sèvres.

Numéro d'inventaire : 1979.26300

Auteur(s) : Pierre Corthis

Type de document : article

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1905 (restituée)

Description : 2 feuilles. Bords en mauvais état.

Mesures : hauteur : 312 mm ; largeur : 232 mm

Notes : Extrait d'une revue.

Mots-clés : Monographies / Enseignement supérieur

Filière : Grandes écoles

Niveau : Supérieur

Nom de la commune : Sèvres

Nom du département : Hauts-de-Seine

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 3

ill.

Lieux : Hauts-de-Seine, Sèvres



Partie ancienne des bâtiments donnant sur la vieille cour.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES

Il y a quelques années, Mme Gabrielle Réval faisait paraître un volume intitulé *Les Sévriennes*. Cet ouvrage ne fut pas sans causer un léger scandale. Non seulement on le déclara faux, mais parmi les anciens professeurs et les anciennes compagnes de l'auteur, on fut peiné, froissé même.

Parmi le public, on s'intéressa, simplement. Le livre de Mme Réval, que je n'ai nullement à juger ici, appela l'attention de tous sur une partie de la jeunesse studieuse peu connue en dehors du monde universitaire. On fut curieux de la vie que menaient, de l'enseignement que recevaient celles qui se destinaient à être les professeurs de nos lycées et collèges de jeunes filles. Or, j'ai eu l'occasion de causer très longuement avec l'une d'entre elles; l'occasion aussi, pendant une promenade à Sèvres, de parcourir l'immense bâtisse — château de Lulli au ^{xvii}^e siècle, manufacture des porcelaines au ^{xviii}^e — où est installée l'École Normale supérieure. De ce que j'ai pu apprendre ainsi, je voudrais dire quelques mots aujourd'hui, mais sans la moindre idée de pédagogie, de critique ou de roman.

Au bout d'une allée épaisse de marronniers donnant sur la grand'rue de Sèvres, l'École apparaît, blanche aux toits gris, si longue qu'elle semble basse malgré ses trois étages. Tout à l'heure, le visiteur s'apercevra qu'elle contient encore de vieux coins pittoresques : les appartements inoccupés de l'aile gauche avec leur dallage blanc et bleu, la cour morte, déserte et moussue, sur laquelle ils ouvrent; le pavillon du parc, dit pavillon Lulli, où le Florentin s'enfermait pour composer ses ballets et ses opéras. Mais dès l'abord, rien ne se devine de l'ancienneté de cette maison, ingrate d'aspect, plus caserne encore que lycée. On entre. De grands couloirs succèdent à d'interminables escaliers. On ne rencontre personne. Cela, maintenant, paraît tenir du cloître; le sol est carrelé de rouge; il y a de la grandeur, de l'humidité, du silence. Une fois le bâtiment traversé dans sa largeur, une fois gagnées les fenêtres de l'autre façade, l'humidité s'ensoleille, le silence s'anime. Ces fenêtres donnent sur le parc, montueux, tout en arbres touffus que coupent des raidillons clairs. Dans le terre-plein qui s'étend entre le parc et la maison, un tennis est aménagé; et çà et là, autour de ce tennis, près d'un bassin très grand siècle, flanqué de quatre urnes et encadré de fleurs, des jeunes filles sont assises, se promènent, lisent, causent, étudient.

Ce sont les futures licenciées, les futures agrégées, les Sévriennes.

Ce sont déjà de demi-savantes. Pour être admise à l'École, il faut en effet, munie des diplômes du baccalauréat ou du brevet supérieur, subir en Sorbonne un examen d'autant plus dur que sur une centaine de concurrentes à se présenter, on n'en admet annuellement qu'une douzaine : huit à dix pour les lettres, trois à quatre pour les sciences. Les jeunes filles doivent avoir dix-huit ans au moins, vingt-quatre au plus.

1905
Rev. Anselmi

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES

Elles passent à Sèvres trois années. La première, comme d'ailleurs dans toutes les grandes Ecoles dont l'entrée est au prix d'un fort *coup de collier*, on ne fait pas grand'chose. La bibliothèque, très complète, outre les ouvrages d'érudition, contient force romans ; le parc a des coins charmants où il est permis de flâner en été jusqu'à huit heures et demie du soir ; on en profite. La seconde année on travaille ferme pour préparer la licence. Celles qui échouent définitivement quittent l'Ecole les trois ans écoulés, mais peuvent toutefois obtenir certains cours à faire dans les établissements de l'Etat, le seul fait d'avoir été admise à Sèvres constituant un titre.

Les autres préparent l'agrégation (agrégation de lettres ou d'histoire et géographie, agrégation de mathématiques spéciales ou de physique, chimie, histoire naturelle). Deux ou trois seulement triomphent à ces concours et sont alors réparties dans les lycées de province. Certaines, après quelques années, seront nommées à Paris, et professeront à Racine, Fénelon, Molière ou Sévigné. Le séjour à Sèvres, qui est gratuit, comporte l'engagement de servir l'Etat pendant dix ans au moins. Le traitement alloué est annuellement de trois mille francs.

Elles gardent, en général, un bon souvenir de ces trois ans d'Ecole, les Sévriennes. Sans doute, elles sont à un âge où l'existence en commun, l'existence réglementée, commence à se faire pénible ; mais rien ne ressemble moins à la « vie de pension » que la vie menée à Sèvres. La directrice est Mme Marion, et la veuve de l'éminent philosophe, du judicieux féministe que fut J.-H. Marion, estime que l'on aide mieux à tout développement intellectuel et moral en laissant l'élève maîtresse d'elle-même et consciente de sa responsabilité, qu'en lui imposant une minutieuse et soupçonneuse surveillance.

La discipline est donc large. Les sorties sont fréquentes : dans Sèvres tous les jours de midi à deux heures, à Paris chaque dimanche et même le jeudi, en en demandant l'autorisation. En dehors des cours — il y a deux cours environ par jour et par promotion — et bien que les heures d'étude soient fixées, soi-disant, les jeunes filles organisent leur temps à leur guise. Le matin, le plus souvent, une fois le professeur parti, comme il a fallu être prête à 7 heures et demie, et auparavant faire son lit, s'habiller à la diable, chacune remonte chez elle. Les repas se prennent au réfectoire ; on se groupe selon les sympathies par tables de dix. Ensuite viennent les récréations, d'autres cours. Vers quatre heures, on s'invite à prendre le thé les unes chez les autres.

Chaque Sévrienne a sa chambre. Il lui est permis d'y recevoir, non seulement ses camarades, mais encore ses parents ; aussi le grand parloir luisant et froid du rez-de-chaussée est-il rarement utilisé. Ces chambres sont situées au troisième étage, le long d'un couloir qui fait le tour complet des bâtiments. Il y en a cent vingt ; mais il est rare que plus de cinquante à soixante soient occupées. Elles ont une élévation de plafond considérable ; toutes heureusement sont pourvues de poêles en faïence blanche, peu jolis, mais rassurants. Une sorte de hublot est pratiqué dans le mur mitoyen au couloir. Derrière ce hublot, le soir, brûle le gaz, qu'une surveillante faisant sa ronde éteint du dehors dix heures sonnées. Le mobilier, rudimentaire, s'égaye d'un couvre-lit coquet, de gravures épinglées aux murs, d'un enroulement de liberty à fleurs vives autour de la toilette. La vue, sur les coteaux boisés de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, est merveilleuse. Peu de livres sur la table. On ne travaille pas dans sa chambre, mais dans les études et surtout dans la bibliothèque.

La bibliothèque est, avec le parc, un des endroits de l'Ecole que l'on se rappelle avec le plus de plaisir. C'est une grande pièce silencieuse, laquée de gris clair et tout entourée de hautes vitrines que remplissent d'innombrables volumes. Au fond, sur un trumeau, le profil de Louis XV érige sa boudoirie majestueuse. Il y en avait, autrefois, plusieurs de ces profils, aux murs de la vieille maison. Il y avait aussi celui, plus agréable, de Mme de Pompadour. Dans sa belle rage patriotique de voir une porcelaine française triompher des bibelots importés de Saxe, la marquise s'occupait et se préoccupait fort de cette manufacture créée à son instigation et transportée en 1756 de Vincennes à Sèvres, dans l'ancien château du Florentin. Elle y venait souvent en promenade, se faisait montrer les fines pâtes dont les couleurs tendres, récemment inventées, portaient son nom. Et tout



Vue Générale de l'Ecole.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES

naturellement, l'image de l'aimable « patronne » qu'elle était pour les porcelainiers, se trouvait reproduite là un peu partout. Mais, paraît-il, depuis que l'Ecole a succédé à la Manufacture, les peintures ont été grattées, les médaillons plâtrés. Les Sévriennes sont les futures *instructrices*, directrices, moralisatrices, ne l'oublions pas.

Donc, c'est dans la bibliothèque que se réfugient les *sérieuses*, fuyant le tapage de l'étude; c'est là qu'elles préparent leurs « leçons ».

Ces leçons, tirées au sort dans chaque cours, au début de l'année, sont faites à tour de rôle par les élèves. Chacune se trouve en avoir à peu près une par semaine. Prévenue de longue date du sujet à développer, sujet presque toujours parallèle aux questions traitées par le professeur, elle a tout le loisir et toutes les facilités de le préparer. Si le sujet est littéraire, l'élève a à sa disposition les savants ouvrages que renferme la bibliothèque; s'il est d'ordre scientifique, elle se rend dans les salles de physique et de chimie, dans la salle d'histoire naturelle, où elle pratique des dissections de petits animaux, examine le squelette et l'écorché, les vitrines des minéraux, l'inquiétant contenu des nombreux bocaux où flottent des choses vertes qui sont du règne végétal, des choses blanchâtres qui sont du règne animal.

Le jour venu, tandis que le professeur va s'asseoir au fond de la salle, la Sévrienne monte sur l'estrade. Elle doit parler pendant une demi-heure. Il y en a de loquaces qu'il faut interrompre, la demi-heure écoulée, par un « merci, mademoiselle » tant soit peu ironique. Il y en a de peu inspirées qui se taisent avant dix minutes et dont la détresse attend un « merci, mademoiselle » charitable. Après quoi le professeur reprend possession de son estrade, fait la critique de ce qui vient d'être dit, et le véritable cours commence.

MM. Chantavoine, Desjardins, Janson, pour les lettres; Brunet, pour la grammaire; Jacob, pour la philosophie; Appel et Darboux, pour les mathématiques; Mme Currie, M. Perrier, pour les sciences; d'autres grands noms encore, qui m'échappent, sont chargés des cours à l'Ecole de Sèvres. Leur enseignement tend à faire des professeurs plus que des érudites. Ils s'inquiètent moins de la quantité des connaissances acquises que de la valeur de l'esprit qui les acquiert. Que la « leçon » soit orale ou écrite: étude de systèmes politiques ou philosophiques, dissertation de morale ou de littérature, exposé de théories scientifiques, appel constant est fait à la personnalité, au jugement de l'élève. On lui tient compte, bien plus de l'appréciation portée par son intelligence, que des détails fournis par sa mémoire.

En sortant de l'Ecole, la Sévrienne est apte à tout comprendre, partant à beaucoup enseigner. Selon le mot d'un de ces messieurs, mot en qui peut se résumer toute véritable et profonde culture intellectuelle, elle a « appris à apprendre ».

PIERRE CORTHIS.



Le Bassin carré.